

rick

bass

---

sur la route et en cuisine

avec mes héros



RICK BASS

---

SUR LA ROUTE ET EN CUISINE  
AVEC MES HÉROS

Rick Bass a quitté sa vallée sauvage du Montana afin de rendre visite à ses mentors, disséminés à travers les États-Unis et l'Europe, pour leur cuisiner un repas raffiné, en guise de remerciement, car ces héros lui ont appris non seulement à écrire, mais aussi à vivre. C'est parfois un dernier hommage puisque le pèlerin ne reverra pas certains d'entre eux, ainsi Denis Johnson, John Berger ou Peter Matthiessen, disparus peu après.

*Sur la route et en cuisine* est un exercice d'admiration, une succession de portraits intimistes et d'épisodes drôles, truculents, voire hilarants : une dinde explose chez Thomas McGuane, des chiens de prairie pestiférés hantent un camping par une nuit d'orage, Rick Bass remarque des traces de sang à l'aéroport de Londres, Joyce Carol Oates s'offusque d'être photographiée, certains dîners se transforment en d'inénarrables fiascos.

SUR LA ROUTE ET EN CUISINE

*du même auteur  
chez Christian Bourgois*

TOUTE LA TERRE QUI NOUS POSSÈDE

NASHVILLE CHROME

LE JOURNAL DES CINQ SAISONS

LA VIE DES PIERRES

LA DÉCIMATION

L'ERMITE

COLTER

LE CIEL, LES ÉTOILES ET LE MONDE SAUVAGE

LÀ OÙ SE TROUVAIT LA MER

DANS LES MONTS LOYAUTÉ

LE GUET

OIL NOTES

PLATTE RIVER

*du même auteur  
dans la collection « Titres »*

PLATTE RIVER

*du même auteur  
en numérique*

LA DÉCIMATION

LA VIE DES PIERRES

JOURNAL DES CINQ SAISONS

NASHVILLE CHROME

TOUTE LA TERRE QUI NOUS POSSÈDE

RICK BASS

SUR LA ROUTE  
ET EN CUISINE

*Avec mes héros*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original:  
*The Traveling Feast: On the road and at the table  
with my heroes*

© Rick Bass, 2018  
© Christian Bourgois éditeur, 2019  
pour la traduction française  
ISBN: 978-2-267-03153-9

*Pour mon père  
mentor précoce,  
géologue héroïque,  
conteur bien-aimé,  
et tant d'autres choses*





## Sommaire

Prologue	11
Un: <i>Peter Matthiessen, repose en paix</i>	37
Deux: <i>Amy Hempel, aimable sorcière de Manhattan</i>	55
Trois: <i>Gordon Lish, Captain Fiction</i>	75
Quatre: <i>Denis Johnson, clean depuis un bail</i>	79
Cinq: <i>Doug Peacock, Hayduke vit toujours</i>	95
Six: <i>David Sedaris, fabuleux amateur de déchets</i>	113
Sept: <i>John Berger, le vieux de la montagne</i>	149
Huit: <i>Gary Snyder et la route de Kitkitdizze</i>	173
Neuf: <i>Le peintre Russell Chatham, récemment hospitalisé, rescapé de l'alcoolisme et d'une dette à sept chiffres, prêt à peindre</i>	191

Dix : <i>Barry Lopez, carnivore d'un soir</i>	201
Onze : <i>Thomas McGuane, alias Captain Barjot : incendier la maison</i>	221
Douze : <i>Lorrie Moore, bonne fée : sur la route du Palais, ou les épidémies de maïs</i>	243
Treize : <i>La route du retour</i>	271
Quatorze : <i>Joyce Carol Oates, dure à cuire</i>	277
Quinze : <i>Terry Tempest Williams, solide roc rouge</i>	299
Seize : <i>Fantômes du Mississippi</i>	313
Remerciements	345

## Prologue

L'opératrice ne m'aimait pas. Elle travaillait en ville au standard pour relayer mon poste ondes courtes, seule manière de me contacter à la fin des années 1980. Il n'y avait pas d'électricité ici à l'époque, pas de téléphone, rien. Les amis composaient le numéro de cette opératrice, puis elle me joignait par radio. C'était une fervente pratiquante, une femme austère, même selon les critères de l'ouest du Montana.

Cette radio ne ressemblait nullement à un téléphone. Les gens qui m'appelaient de New York ou de n'importe où ailleurs croyaient que c'en était un, car eux étaient au téléphone. Mais ici, sur la frontière du Canada, parmi les arbres et les montagnes, c'était comme un talk-show en direct. Tous les habitants de l'ouest du Montana pouvaient entendre notre conversation qui était diffusée à la radio ; durant les brèves journées ou les longues soirées d'hiver, quand les distractions se faisaient rares, c'était ce que finissaient par faire un grand nombre de gens du coin : ils captaient les appels d'autrui pour écouter toutes leurs turpitudes.

L'opératrice radio ne m'aimait pas, car les gens qui m'appelaient étaient souvent ivres et usaient d'un langage ordurier. J'étais trop timide pour leur dire qu'ils étaient sur les ondes, et puis cette information aurait seulement poussé bon nombre de mes amis – si exubérants! – à en rajouter une couche. Je me contentais de frissonner et de grimacer en imaginant mon opératrice confite en religion, l'oreille tendue, en imaginant mes voisins à l'écoute, en imaginant, dans mes crises de paranoïa hivernale, les agents du FBI et de la Commission fédérale des communications écoutant et prenant des notes.

J'ignorais pourquoi mes amis me parlaient ainsi. Je n'avais pas demandé à les entendre – la grenouille de bénitier non plus –, mais comme ma timidité m'empêchait de leur dire, « Arrête, s'il te plaît », l'opératrice et moi écoutions l'éditeur<sup>1</sup> Gordon Lish répéter ses « p... » à chaque coin de phrase. « Bass, disait-il avec un enthousiasme délirant, putain faut absolument que tu lises ça, putain, c'est fantastique, putain faut que tu lises ce putain de livre au plus vite, putain. »

La bigote ne se raclait même pas la gorge. Je tremblais en entendant certaines choses qu'elle aussi écoutait forcément et je ne lui aurais pas reproché de m'en tenir rigueur, mais je n'ai jamais eu l'idée de dire quoi que ce soit à l'une de ces personnes qui me

1. *Editor*, en anglais, désigne la personne qui dans une maison d'édition ou une revue littéraire revoit les textes des écrivains et parfois – comme Gordon Lish – les amende copieusement. Il n'y a pas d'équivalent français pour ce terme, qu'il ne faut néanmoins pas confondre avec l'éditeur (*publisher*, en anglais) au sens classique de ce mot. (*N.d.T.*)

téléphonaient. Toute ma vie j'ai été timide et ça n'allait pas changer.

Avant de partir pour la vallée isolée du Yaak dans le Montana, j'ai vécu dans le Mississippi. Un été, j'ai là-bas tenté de devenir le jardinier d'Eudora Welty. C'était l'un de ces nombreux étés où j'écrivais, mais je n'avais encore rien publié et je n'envisageais pas de le faire un jour. C'est triste à dire, mais je n'étais plus un adolescent ; cela se passait alors que j'étais adulte, peut-être âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Je désirais simplement être près d'elle, voilà tout. Je me disais que ce serait parfait. Je vivrais près d'elle, mais ne serais pas obligé de parler. Je me contenterais de vaciller dans la chaleur de Jackson, torse nu dans son jardin, et je transpirerais : tailler les haies, tondre la pelouse, balayer le trottoir et l'allée comme une espèce de sauvage apprivoisé. Je m'imaginai montant la garde, protégeant l'écrivaine, mais plus essentiel encore, la côtoyant.

Pourquoi ? J'hésite même à tenter d'expliquer ce que signifiait à mes yeux l'œuvre d'Eudora Welty, le meilleur auteur américain à n'avoir pas remporté le Prix Nobel. Contrairement à Faulkner, son voisin dans le Mississippi, ce grincheux et flamboyant alcoolique à la prose torrentielle, survitaminée (plaisantant à moitié, Barry Hannah l'a un jour surnommé « Cette bonne vieille grande gueule »), et qui a voyagé dans le monde entier, Miss Welty a passé quatre-vingt-douze ans dans sa maison de Pinehurst Street, à Jackson – cette même maison où elle était née –, à écrire et écrire encore. « Je suis un écrivain issu d'une existence protégée, dit-elle dans

ses mémoires, *Les Débuts d'un écrivain*. Parfois, une existence protégée est aussi une existence pleine d'audace. Car toute audace réelle vient de l'intérieur. »

C'était la musique de sa prose qui me touchait : le rythme, la cadence, le lyrisme. Elle est selon moi l'auteure de deux parmi les plus belles comparaisons jamais écrites : sa description de la langue pantelante d'un chien de chasse, évoquant la couleur d'une rose fanée, et le bruit des cigales en début de soirée semblable à celui du grain qu'on verse dans un seau en métal. Dans la première, j'admire sa façon de comparer le monstrueux – il n'y a rien de plus laid que la vieille langue baveuse d'un chien de chasse – au sublime, la poésie archétypale de la rose. Et la seconde fait son chemin très loin dans le subconscient, car même si ces deux bruits ne sont pas identiques, tous deux sont des composantes fondamentales de l'expérience du Sud profond, et il suffit d'entendre l'un d'eux pour réactiver le registre cérébral du pays natal.

Mon admiration ne se limitait pas à son écriture. J'avais un jour vu Miss Welty acheter une pizza congelée au Jitney Jungle et j'avais même été impressionné par sa manière d'examiner chaque pizza avant de choisir celle qu'elle désirait, au lieu de prendre la première venue. Je croyais que j'apprendrais des choses en étant assez intrépide pour respirer le même air qu'elle, mais sans jamais lui révéler que j'étais écrivain ; ou plutôt que j'essayais d'en être un.

Je ne devrais peut-être pas continuer.

J'ai acheté une tondeuse à gazon et dactylographié un prospectus dressant la liste de mes compétences : tondre, tailler, balayer, etc. Pour augmenter mes chances d'embauche, j'ai précisé mes tarifs qui,

par rapport à la concurrence, étaient dérisoires : deux dollars par pelouse, indépendamment de sa surface. J'ai fait du porte à porte, glissé mes prospectus dans les boîtes à lettres, sous les portes d'entrée. Je rougirais encore plus si j'essayais de vous dire ce que j'ai ressenti sur la véranda de Miss Welty, avec mon bout de papier.

Je n'ai pas été employé par Miss Welty. Le voisin le plus proche d'elle qui a fait appel à mes services habitait deux maisons plus loin, mais ça m'a suffi – jamais je n'étais resté aussi longtemps à proximité de mon idole, et je respirais l'air à pleins poumons en faisant aller et venir ma tondeuse dans le jardin de cet homme ravi ; cet homme qui, pour deux dollars par semaine, se félicitait d'avoir conclu une affaire en or. Mais je savais à quoi m'en tenir. Je ne me suis jamais plaint de la chaleur abrutissante ni de l'humidité, et je surveillais constamment le jardin situé deux maisons plus loin. Je respirais enfin ce fameux air.

Je n'ai pas signalé que j'avais un vrai boulot à l'époque, un emploi de géologue pétrolier : j'étais cadre, avec un bureau, un téléphone et toutes ces bêtises. Les employés de l'entreprise passaient souvent dans la rue au volant de leur luxueuse voiture et ils me voyaient trimer là. Je m'en fichais complètement ; mon travail éreintant de jardinier dans ce quartier a néanmoins marqué le début de mon déclin dans cette entreprise, la perte d'estime de ces employés propriétaires de leur luxueuse voiture, mais c'est une autre histoire, que j'évoque seulement pour souligner que les timides, hommes ou femmes, ne peuvent pas vivre parmi les gens et qu'ils ne devraient pas essayer.

Cet été-là, j'étais à mille lieues de l'écrivain que je désirais être ; j'ai décidé que, si je ne savais pas écrire, je pouvais au moins tondre des pelouses et le faire bien, et je crois que je voulais le montrer à un vrai écrivain. La logique de mon raisonnement m'échappe aujourd'hui, mais je me souviens d'avoir pensé que tondre une pelouse me guérirait de toutes les souffrances infligées par mes tentatives d'écriture.

La timidité est parfois une calamité.

Le pire cas de timidité malade dont j'ai eu vent (en dehors de la mienne) concerne un étudiant en écriture de l'Université du Montana, nommé Jake, qui m'a raconté l'histoire suivante. Un jour, Jake et son ami Brian pêchaient et picolaient non loin de la ville où Tom McGuane vivait. En cette splendide journée de juin, le soleil d'un jaune doré brillait très haut. Les longues herbes oscillaient sur le versant de la colline où, après avoir pêché, ils faisaient une pause et buvaient de la vodka. Une chienne arriva en bondissant à travers ces herbes, désireuse de jouer – la chienne de McGuane, Sadie. J'imagine qu'il s'agissait d'une pointer, mouchetée comme un dalmatien.

McGuane était l'un des dieux de Jake. Alors que fait-il, en proie à l'ivresse, à sa timidité ahurissante, à la beauté de cette journée ? Jake, que McGuane ne connaissait nullement, déchire une feuille de son carnet, y griffonne son adresse, puis tout en pouffant de rire il écrit : *Tom, j'ai adoré votre dernier roman. Déjeunons ensemble – Jake.* Il prend ensuite une nouvelle manuscrite qu'il a emportée dans son sac à dos, et la glisse avec son mot dans le collier de la chienne.

C'était une bonne blague, qui a beaucoup fait rire Brian, mais avant que Jake puisse y mettre un terme



et récupérer son manuscrit, les McGuane passent devant eux dans leur pick-up bleu flambant neuf sur le gravillon du chemin qui domine la rivière, la famille au grand complet, et la chienne s'élançe derrière eux comme un boulet de canon.

Mortifié, Jake bondit sur ses pieds, vacille sur ses jambes flageolantes, ivre, et poursuit Sadie à travers champs vers le ranch des McGuane qui ne se trouve pas trop loin de là. Le pick-up s'arrête au portail, McGuane descend l'ouvrir; sa petite fille se retourne et voit Sadie qui court vers eux. Puis, vision surprenante, un peu derrière la chienne, Jake qui arrive à grandes foulées en agitant les bras. La famille McGuane regarde Jake attraper Sadie, l'envoyer bouler parmi les herbes hautes de l'été, arracher la page de carnet et le manuscrit à son collier, s'enfuir enfin vers les peupliers qui bordent la large rivière.

Et voilà. On attend et on attend encore, on travaille d'arrache-pied dans l'espoir d'être écrivain, de devenir un vrai écrivain – pas aussi bon que ceux qu'on admire entre tous, néanmoins assez bon pour peut-être aller les trouver un de ces quatre, histoire de leur dire bonjour –, mais ça marche très rarement comme ça. Quand on souffre de cette saleté de timidité, on dirait qu'on se retrouve presque toujours à faire une bêtise ou une autre: se rouler dans les hautes herbes en se battant avec une chienne, passer des après-midi brûlants à tondre gratuitement des pelouses alors qu'assis à son bureau on devrait être en train d'écrire. Mieux vaut partir dans les bois, et qu'on ne vous revoie plus jamais. Se protéger contre soi-même, rester cool, faire son boulot. On sera fêtard dans une autre vie.

Être timide et écrivain n'a rien à voir avec être timide et, disons, mécanicien. Quand on est écrivain, les gens savent qu'on les observe. C'est comme si on avait perdu son anonymat. On ne peut même pas s'installer au milieu d'une foule et rester tranquille, car tous ces gens savent ce qu'on mijote, et si par hasard cette foule est composée d'autres écrivains, alors il n'y a pas pire.

Un été, Jim Harrison m'a appelé sur mon poste de radio ondes courtes, car il voulait que mon épouse Elizabeth et moi-même le retrouvions avec le poète Dan Gerber à Livingston, pour dîner chez la fille et le gendre de Jim – un repas légendaire préparé par Harrison, poulet et travers de porc, haricots et navets, en l'honneur de notre Sud profond, dit-il. C'était la première fois que je parlais avec lui – nous avons des amis communs à la librairie Lemuria Books, dans le Mississippi – et j'ai dû m'accrocher à ma chaise pour ne pas tomber.

J'avais lu sa longue nouvelle intitulée «Légendes d'automne» qui avait pour cadre le nord du Montana avant de m'y installer, et c'est vraiment *la* fiction qui m'a fait passer du statut de lecteur à celui d'écrivain. J'ai été frappé par les puissantes émotions qui s'agitaient sous la surface du texte et en émergeaient parfois comme des animaux rejoignant la lumière du jour; par la compacité de l'écriture, où une saga se déroulant sur un siècle est réduite à une centaine de pages; et par la luxuriance picturale des images: les feuilles jaunes des peupliers collées aux rochers en bordure d'une rivière; un vieillard portant un manteau en peau de bison embrasse ses fils avant qu'ils

partent à cheval faire la guerre, l'haleine de ses adieux s'élevant comme de la fumée dans une grange; un soldat endeuillé découpe le cœur de son frère mort au combat pour le plonger dans la paraffine et le renvoyer dans le Montana.

J'écrivais déjà quand j'ai lu cette novella, je travaillais dans le Mississippi où j'établissais les cartes de trésors souterrains et j'écrivais pendant ma pause déjeuner – des pages *lamentables*, la pire prose jamais écrite. À la librairie Lemuria, les responsables essayaient sans arrêt de me vendre le livre des nouvelles de Harrison. Je me défilais chaque fois, convaincu qu'il s'agissait de grossières sagas viriles sur la vie au grand air, d'histoires sanglantes de fourrures tachées. Ils ont fini par me faire cadeau de ce livre, qui a changé ma vie. Quand je l'ai lu, les atomes lents et somnolents de mon sang se sont réveillés pour adopter des formes cristallines qui m'étaient inconnues. Je les ai suivis sans poser de questions. J'ai écrit une nouvelle intitulée «Là où se trouvait la mer», je l'ai envoyée à la *Paris Review*, où James Linville, un jeune lecteur des manuscrits parvenus par la poste, l'a repêchée de la pile et transmise à son patron, George Plimpton, puis ils ont décidé de la publier.

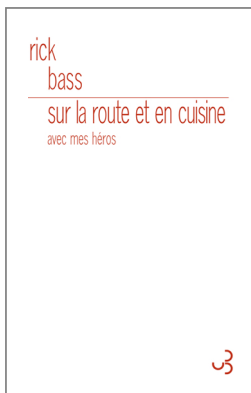
Je me souviens toujours de la lettre d'acceptation : « Je l'ai beaucoup aimée, m'a écrit James Linville. Elle m'a rappelé "Légendes d'automne". »

Il fallait presque une journée de voiture pour faire le trajet entre l'endroit où Elizabeth et moi habitons et le lieu de notre rendez-vous avec Jim. Nous avons roulé à cent-dix tout du long. C'était comme si nous devions rejoindre un champ de bataille – nous ressentions cette urgence.

Le week-end a été parfait. Ils nous ont logés, nous avons dormi sur la véranda de derrière, au bord d'un cours d'eau tumultueux, dans le vent qui agitait les arbres au-dessus de nous, parmi les étoiles et les grillons. Jim et Jamie, sa fille, ont passé tout l'après-midi à préparer le repas, sous les regards ébahis des invités assis autour d'une table. Dan, qui est aussi moine bouddhiste, m'a offert un de ses livres et au crépuscule il s'est assis à l'écart sur un gros rocher dans un champ situé au pied des montagnes. Il portait un pantalon repassé de frais et une chemise blanche impeccable. Il est revenu après la tombée de la nuit et il nous a appris, à Elizabeth et moi, à frotter de l'achillée blanche, une plante qui poussait dans tout le jardin, sur nos bras et notre visage pour éloigner les moustiques et nous parfumer. L'agent de Jim et son épouse, Bob et Kathy Dattila, étaient présents – Kathy, comme Elizabeth, est originaire du Mississippi – et tout le monde s'est mis à raconter des dizaines d'histoires. Kathy et Elizabeth se sont allongées ensemble dans le grand hamac et les bouteilles ont circulé. Les coyotes hurlaient au loin. Le mari de Jamie, Steve, un avocat, a éclaboussé d'eau les braises du charbon de bois avant d'y faire griller le poulet. Je désirais éviter toute timidité, surtout par un soir pareil, mais je n'ai rien pu faire. J'ai dû me contenter de regarder, boire, manger et me délecter de tous ces récits. Il me semblait habiter dans les bois et inventer des histoires, mais ces gens étaient bel et bien sortis de chez eux pour vivre *leur vie*.

Il y a eu un moment magique, alors que nous pensions tous les autres couchés. Elizabeth et moi buvions un verre dehors ; derrière la fenêtre de la cuisine, nous





# Sur la route et en cuisine

## Rick Bass

Cette édition électronique du livre  
*Sur la route et en cuisine* de Rick Bass  
a été réalisée le 27 avril 2019  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
ISBN : 9782267031515  
ISBN PDF : 9782267031539  
Numéro d'édition : 2438